



10 FAÇONS  
de le  
LARGUER  
avant  
Noël

JULIETTE  
MARRATI

J'AI  
LU



10 FAÇONS  
de le  
LARGUER  
avant  
Noël



JULIETTE MARRATI

10 FAÇONS  
de le  
LARGUER  
avant  
Noël





*À mon amie Samantha, merci d'avoir sauvé mon Noël.  
Tu me manques.*



# Chapitre 1

— Fais pas semblant de dormir, j’peux trouver un moyen de te faire émerger...

*Par pitié, non !*

Sa voix est-elle réellement désagréable au point de me donner une migraine de l’enfer ou est-ce son haleine assez chargée pour réveiller le carlin sans pif de ma mère ? Une chose est sûre, il a réussi à me sortir des bras de Morphée, le bougre.

— Heure..., ronchonné-je en enfonçant ma tête dans l’oreiller.

À travers mes paupières, je ne perçois aucune lumière suspecte, j’estime donc avoir encore le temps de me prélasser.

— L’heure de fourrer mon...

Une fois que j’aurai réussi à faire déguerpir ce pitre.

— Café, cuisine, *ciao*, grogné-je.

— Hein ?

Me connaissant, je n’ai sans doute pas pris du bas de gamme, mais, apparemment, je n’ai pas cherché à prendre le top niveau non plus. Un besoin du bon rapport qualité-prix enseigné pendant des années par le maître des bonnes affaires – mon beau-père – et entretenu, semblerait-il, contre mon gré. Merci, Pat. Un jour, peut-être, je parviendrai à m’acheter un paquet de pâtes coûtant un bras juste pour le plaisir d’être la seule à le choisir dans le rayon.

Dans un ronchonnement digne d’un rat d’égout de très mauvaise humeur – et destiné à lui ficher la trouille –, je rabats la couette sur ma tête et ferme hermétiquement les yeux.

La plupart sont découragés, à ce niveau-là.

— J'suis plutôt tisane, un peu d'eau, un peu d'herbe et le tour est joué. T'as ça ? T'en veux ?

Il me fait perdre de précieuses minutes.

Quand je sens ses mains sur ma taille, je lui balance un coup de pied en crabe en plein dans les tibias. Bon, en fait, je visais une zone légèrement plus haute qui, dans le cas où elle aurait été atteinte, aurait mérité un aller simple aux urgences. Par bonté d'âme, je lui aurais même appelé un taxi, mais il semblerait que le marteau qui me défonce le crâne ne m'aide pas à accroître mon habileté légendaire. Raison de plus pour continuer mes cours de boxe, même si le coach m'a virée.

— Écoute, mon chou..., répliqué-je avec ma sempiternelle voix cassée de lendemain de soirée.

Si ma mère m'appelle, elle va encore me confondre avec le voisin Boris.

C'est à contrecœur que je lui fais face et affronte la résolution que je prends à chaque Nouvel An mais que je ne respecte jamais : ne pas dépasser trois mojitos à moins d'enfiler deux assiettes de frites avec. Vu à quel point j'ai mal au bide, j'ai dû très peu éponger tout l'alcool que j'ai consommé hier soir. Malgré ma faim, ce n'est pas l'heure des merguez.

— T'es...

J'allais dire mignon, puis j'ai vu ses cheveux. On dirait qu'on vient de lui balancer un plat de spaghettis sur la tronche. Et c'est quoi ce bronzage de surfeur ? C'est Londres, ici, pas la côte californienne. À moins que...

Un rapide regard autour de moi me confirme que je n'ai pas transgressé une autre de mes règles importantes – amen –, celle qui concerne le lieu des ébats : toujours chez moi.

Ce n'est pas la première fois que je me retrouve dans ce genre de situation, et malheureusement, je ne suis pas vraiment du matin. Ni du soir, de toute évidence. L'heure du goûter est ma préférée. Cependant, on en est encore loin. Avant de m'inquiéter des biscuits que je vais dévorer à ce moment-là, je dois absolument trouver un moyen de faire partir ce gus. Parce qu'on ne sait jamais à quelle...

La sonnerie aiguë qui résonne dans tout l'appartement le fait sursauter. Ce qui n'est pas mon cas, sans doute l'habitude.

Moi qui pensais que mon horloge interne me martelait le crâne pour me rappeler que dans un an, je dépasserai la trentaine et que les mélanges, ce n'est plus bon pour mon foie... Rien à voir, elle me mettait en garde parce qu'elle sait que *cet homme* a un sens inné du timing et est un tantinet perfide.

Après le coup de sonnette – auquel j'ai eu le malheur de ne pas répondre dans la seconde – s'ensuivent les tambourinements à la porte.

— Oyez, oyez, dame Mabelinette !

— C'est...

*Pitié, le dis pas.*

— Ton mec ?

— Mon boss.

— À...

Il sort son téléphone de sous les draps et je n'ai pas du tout envie de savoir où il l'avait planqué jusque-là.

— Sept heures et demie du matin ?

Les joies de l'hiver ! Pas un rayon de soleil au travers des volets pour m'annoncer que les poules sont levées depuis une plombe et que les petites gens sont déjà coincés dans le métro !

— Oh, *darling* ! s'égosille mon patron de sa voix de ménestrel égorgé. Mon café ? Il est prêt, j'espère ?! Ouvrez donc, de grâce !

Je passe une main sur mon visage. Pourquoi j'oublie toujours de mettre un réveil ?

— Il vient chez toi...

— Pour m'emmener au boulot.

— Mais, c'est pas plutôt toi qui devr...

— Je vais pas t'expliquer.

— C'est juste que moi, j'suis pas trop partant pour une relation libre... Du coup, ça m'gêne un peu que...

*Merde.* Il est temps de sortir de ce lit des enfers. Je peux presque sentir les flammes d'Hadès venir me lécher les pieds.

— Mabel ? répète en boucle mon boss, tout en tapant du poing sur le bois.

Bientôt, ma voisine va débarquer. Même si elle est habituée aux frasques de l'énergumène qui poireaute sur mon palier, elles

ne sont pas toutes à son goût. Surtout celle qui avait impliqué des confettis et un ukulélé.

Ramassant un jean que j'enfile à la vitesse de l'éclair et un tee-shirt sans rien en dessous, je m'en vais ouvrir la porte, histoire d'éviter qu'il finisse par l'enfoncer. Ou plutôt : qu'il se déboîte l'épaule en essayant. Envoyer son patron à l'hôpital, ça fait vraiment mauvais effet sur un CV.

— Mabelinette, me dit-il dès que la voie est libre.

Éclatant d'une beauté surfaite qui me fait souvent lever les yeux au ciel – et lui sourire –, Cael Cornish me dévisage, les mains dans les poches de son manteau, comme s'il ne venait pas de donner un coup de pied dans mon paillason pour se venger d'avoir attendu.

— Boss, le salué-je en braquant sur lui un regard à peine éveillé.

— Lumineuse, comme toujours !

— Ravale tes compliments, tête de pioche, le mets-je en garde.

Il m'offre une révérence digne d'un mauvais comédien à la fin d'une mauvaise pièce de théâtre et entre chez moi sans attendre ma permission.

— Oh ! s'exclame-t-il tandis que je fais un signe d'excuse à la voisine, qui a fini par entrouvrir sa porte et passer son gros nez et ses grandes oreilles sur le palier.

Elle m'a toujours fait penser au loup dans *Le Petit Chaperon rouge* et je me suis promis, dès le jour où j'ai emménagé, de ne jamais accepter les bonbons qu'elle m'offrirait.

— Ne t'inquiète pas, ne sois pas gêné, déclare Cael sans que je comprenne tout de suite à qui il s'adresse. Tu n'es pas le premier coquin que je surprends en train de sortir de son lit.

Zut, je vois où il veut en venir... Le surfeur, enveloppé dans ma couette – ce qui est tout à fait ridicule –, est apparu dans l'encadrement de la porte et dévisage le nouveau venu avec un air choqué que j'aimerais beaucoup lui faire ravalier.

Sans plus réfléchir, j'attrape une pomme dans la corbeille à fruits et un couteau qui séchait près de l'évier pour poser le tout sur le plan de travail qui sépare le salon de la cuisine. Mon

patron, avec son flegme habituel et non sans quitter des yeux l'homme avec qui j'ai passé la nuit, se place dans son champ de vision, le fruit dans une main et le manche dans l'autre.

— Ignorez-vous, lancé-je en retournant dans la chambre.

Je n'ai pas le temps de prendre une douche, mais je peux au moins enfiler des vêtements propres et me bombarder de déo. J'essaye de ne pas prêter attention à la larve humaine qui me tourne autour, espérant qu'il finira par fuir sous mes coups de coude ou mes regards vitreux.

— Il...

— Prépare le petit-déjeuner, terminé-je pour lui.

— Sa tête me dit quelque chose.

— Mabelinette ! Tu n'as pas racheté de fromage blanc nature zéro pour cent ?

J'enfile un pull en laine par-dessus un débardeur, refermant le tiroir de ma lingerie après y avoir trouvé une culotte propre que j'ai enfilée sans me cacher. Le surfeur s'est détourné. Pendant un instant, je me demande ce qu'on a fait dans ce lit, mais les images qui se sont imprimées sur ma rétine me rappellent qu'il en a vu bien assez pour ne pas jouer les ingénus.

— Comment je peux préparer quelque chose de décent si on ne m'en donne pas les moyens ? râle mon patron depuis le salon.

— Je t'ai rien demandé, ronchonné-je en balançant mes cheveux en arrière et en les attachant avec un foulard.

— Putain de bordel de merde, c'est Cael Cornish ! s'exclame alors la limace près de moi.

Sans plus attendre, je tire sur ma pauvre couette pour la libérer de l'emprise de mon coup d'un soir qui empiète un peu trop sur le matin. Il tourne sur lui-même comme une toupie folle et se vautre sur mon matelas. La chenille s'est transformée en sirène échouée, super.

— C'est vraiment lui, hein ?

Il rougit.

*Attends une petite minute, il est majeur, au moins ?* Plus je le regarde, moins il me plaît – est-ce que c'était déjà le cas hier soir ? – et plus je discerne des choses pas très nettes à son sujet.

Le collier avec une dent de requin, le duvet à la place de la moustache, de vilains boutons sous le menton.

— Putain, c'est dingue ! Ton patron, c'est Cael Cornish ?

— Répète-le encore une fois, ça le fera débarquer ici.

— Quoi ? C'est...

Je lui balance son tee-shirt en pleine poire, espérant que ça le fera taire. C'était, après tout, un mensonge. Il peut s'égosiller autant qu'il le veut, jamais mon boss ne franchira cette porte. Il est timbré, mais il tient ses promesses. Surtout celles que je le force à faire en le menaçant de livrer toutes les photos moches que j'ai de lui à la presse.

Une fois devant ma commode, j'enfile la panoplie de bagues qui ne me quittent que pour dormir et me sens tout à coup beaucoup plus sereine, comme si j'étais à présent équipée de poings américains.

Quand je repasse le nez dans le salon, un petit-déjeuner fait avec les moyens du bord m'attend sur le plan de travail tandis que Cael est assis dans le canapé, la cheville posée sur son genou, absorbé dans un livre qui traînait sur ma table basse. Mon marque-page en plein milieu, il s'occupe en lisant la dernière page.

— Je t'en prie, tout le plaisir est pour moi, Mabelinette.

Sans un mot, je croque dans les morceaux de pomme qu'il a découpés et je finis d'une traite la boisson chaude qu'il m'a servie.

— Je retire le café oublié de ton salaire, plus celui que j'ai dû préparer pour toi, fait-il remarquer sans lever les yeux de sa lecture.

Je l'imites en grimaçant, mais sans m'en formaliser. Il n'a rien dit la dernière fois que j'ai planté sa voiture sur le trottoir et rayé toute la carrosserie, alors deux ou trois cafés en moins de temps en temps, je m'en sors pas trop mal.

— Matinal, commenté-je à son intention.

Il hausse une épaule. Pas vraiment, il était là pile à la même heure que tous les autres jours de la semaine. Les jours de repos, ça n'existe pas vraiment, avec lui. On va dire qu'il est plutôt

compliqué de compter mes heures, mais je ne me plains pas, je suis très bien payée.

— Euh... mec... J'suis...

*Il n'est toujours pas parti, lui ?*

Mon boss fait claquer la couverture du livre quand il le referme puis le repose sur la table. Il se lève d'un bond, s'approche du jeune homme, et pose une main sur son épaule.

— Oui, je suis Cael Cornish.

Je lève les yeux au ciel en terminant ma biscotte beurrée et en mettant mes couverts dans l'évier.

— J'ai un emploi du temps très chargé, mais je peux tout à fait prendre une photo avec toi. En attendant que tu sortes ton téléphone, je me dois néanmoins de briser ton cœur...

Le surfeur le dévisage, fouillant dans les poches de son jean.

— Elle ne te rappellera pas. Elle a sans aucun doute passé une très bonne soi... *nuît*, en ta compagnie. Elle n'a pas simulé, même si elle n'a pas crié, ce n'est juste pas son genre. Alors, crois en toi, bonhomme, n'écoute pas ton ego meurtri, tu as toutes les qualités pour faire monter une femme au septième ciel... Enfin...

Son regard le scrute de haut en bas.

— L'expérience te donnera toutes les qualités qu'il te faut... en temps et en heure.

Tandis que le garçon a l'air aussi paumé que possible, Cael l'incite à bouger en posant déjà pour un selfie intime et débordant de fausse modestie. Il profite de l'inattention passagère de son interlocuteur pour se tourner vers moi et m'interroger du regard, me permettant de lire sur ses lèvres : « Tu lui as demandé sa carte d'identité avant de le dépuceler ? »

Faisant comme si je sortais un tube de rouge à lèvres de ma poche, je lui offre mon magnifique majeur tout en le passant sur mes lèvres nues.

Il prend un air outré avant de gratifier le surfeur d'un sourire étincelant. Une fois la photo prise, une main toujours sur son épaule, Cael parvient à l'inviter à se déplacer vers la porte d'entrée puis à la lui fermer au nez, sa risette Colgate aux lèvres.

— T'es content ? asséné-je en enfilant mes boots.

— Un amoureux transi de plus sur cette terre, plaisante-t-il en reprenant très vite sa place dans le canapé, comme s'il avait peur que quelqu'un la lui pique.

— Tu parles de toi, non ?

— Il m'idolâtre, ça n'a rien à voir avec les sentiments purs que sont l'affection et la passion.

— Tu t'entends ?

Je suis en train de rassembler mes affaires, sachant très bien que nous avons un horaire à respecter. Même si, dans le fond, ce n'est pas un mauvais patron et qu'on s'entend bien – vaut mieux, vu son caractère et le mien –, ça reste mon job.

Il balance sa tête en arrière, sa nuque contre le dossier du canapé, et m'observe avec attention.

— J'oubliais, t'aimes trop t'écouter, dis-je à sa place.

Une fossette se creuse sur sa joue.

— Allez, *let's go*, soufflé-je après un dernier tour de mon appartement.

Il se remet debout, époussetant son pantalon impeccable qui tranche avec la chemise à moitié rentrée dedans et son long manteau noir élimé. Je remarque que plusieurs boucles de ses cheveux ramenés en arrière descendent dans sa nuque. Je vais devoir lui programmer très vite une visite chez le coiffeur, il déteste que quoi que ce soit lui touche, voire même lui effleure, le cou.

— Mon assistante personnelle est très en beauté, aujourd'hui, s'amuse-t-il en donnant un coup de menton dans ma direction.

— C'est pas pour toi.

— Touché, feint-il en posant les deux mains au niveau de son cœur.

— Demain égale vacances, je te rappelle.

Son sourire s'agrandit.

— Vive Noël !

## Chapitre 2

Depuis l'épisode *Fast & Furious* sur les trottoirs de Londres, Cael ne me laisse plus prendre le volant qu'en de rares occasions. Pas en ville, en tout cas. Encore moins quand il y a autant de piétons. J'imagine qu'il y a peu d'employés qui se font conduire à leur travail par leur patron. Mais bon, je n'ai pas lu le manuel du parfait assistant personnel après avoir accepté de travailler pour lui. Mon rôle, c'est plutôt de gérer tous ses caprices et pour ça, je suis persuadée d'être la plus qualifiée à l'heure actuelle sur cette planète. Je mérite même une médaille, si vous voulez mon avis.

Plus rien ne me choque.

— Qu'est-ce que tu penses de mon look inaperçu, aujourd'hui ?

Surtout pas ses accoutrements grotesques.

— Tu parles de ton bob Bob l'éponge ?

Dès que nous sommes montés dans sa voiture, il a enfilé son couvre-chef jaune en s'assurant que les deux grands yeux globuleux du personnage soient bien alignés avec les siens. Je le connais assez pour savoir qu'il est déçu que je n'aie pas relevé la blague.

— Ou de la fausse moustache ?

Il sourit et elle se décolle légèrement sur le côté. Alors, comme si cette mascarade était tout à fait naturelle, il se penche vers moi et, d'un geste distrait, je la lui appuie un peu plus au-dessus de la lèvre pour qu'elle tienne.

— C'est à peaufiner..., dit-il en repoussant ses lunettes de soleil sur son nez.

Un coup d'œil par la fenêtre me fait comprendre que notre périple ne fait que commencer. Même si on est partis assez tôt, certains quartiers de Londres sont déjà bouchés. Débute alors le petit jeu préféré de Cael : faire coucou aux passants. Vu son déguisement, je doute que quelqu'un le reconnaisse. J'imagine que c'est ça qui l'amuse...

— T'es barje, commenté-je en sortant mon téléphone de ma poche.

Je vérifie notre emploi du temps.

La façon dont j'ai été embauchée ne ressemble à aucune autre – après tout, il est venu me débaucher pendant que je récurais les toilettes des bureaux de la chaîne pour laquelle il tourne plusieurs émissions –, cependant, je n'ai pas accepté sans réfléchir. J'ai fait une liste des pour et des contre.

Pour : Bien payée. Permet de mettre un pied dans le milieu de la musique. Travail loin de ma famille. Voyages. Rencontres avec plein de gens haut placés. Plus de toilettes à nettoyer.

Contre : Patron complètement lunatique. Pas ou peu de vacances (pourrait presque passer dans les pour...). Des horaires aléatoires. Un dressing de la taille de mon appartement à réorganiser presque toutes les semaines. Obligée de faire la conversation au triple détenteur du prix du plus long monologue de tous les temps.

La balance penchait un peu plus d'un côté que de l'autre, mais j'ai tout de même fini par accepter. Je me demande encore pourquoi. En revanche, une chose à laquelle je ne m'attendais pas, c'était l'organisation à la seconde près qu'il vaut mieux suivre pour éviter de le perdre en cours de route, et par là j'entends au sens littéral du terme. Un imprévu et sa concentration s'évapore comme un pot de glace saveur cookies au chocolat dans mon freezer.

— On passe encore au studio d'enregistrement, aujourd'hui ?

Il hoche la tête après avoir agité la main à l'intention d'une grand-mère qu'il vient de laisser passer, même si le feu était rouge pour elle et vert pour nous. Il s'apprête à ouvrir sa fenêtre pour répondre au bonhomme derrière nous qui ne cesse de klaxonner,

mais je l'en empêche de justesse en appuyant sur le bouton entre nos deux sièges avant lui.

— Oui, dit-il après avoir passé la seconde et tourné dans une rue un peu moins fréquentée.

— Tu veux pas gagner du temps et aller directement...

— Non.

Quand ses réponses sont équivalentes à des monosyllabes, il vaut mieux éviter d'insister. Après tout, je le connais depuis presque quatre ans, maintenant.

Je vérifie donc l'espace entre ses rendez-vous, ses obligations et ses manies. La dernière fois, je n'ai pas pensé que le tournage durerait plus longtemps que prévu et on était en retard pour son passage à la radio, ce qui m'a valu de me faire taper sur les doigts. Pas par lui, bien entendu. Mais par l'animateur qui l'avait invité. Voilà en quoi consiste mon rôle, en plus de contrôler que ce qu'il mange ne contient pas de gluten : jouer les intermédiaires et encaisser à sa place. Mais allez expliquer que *Monsieur Cornish* a trouvé que les lumières lui grossissaient les sourcils et qu'il a fallu tout retourner ! Des fois, j'ai juste envie de l'étriper.

— C'était quoi, son petit nom ?

Il change de sujet, son autre jeu préféré.

— Aucune idée.

Il pouffe, juste avant de piler pour laisser passer, à nouveau, un piéton, même si ce dernier traverse en dehors des clous.

— Quelle sexualité libérée, commente-t-il avec une pointe d'amusement. C'est dingue qu'on n'ait jamais couché ensemble, tous les deux, non ? Une raison en particulier ?

— T'es mon boss ?

Un sourire éclatant fend son visage, mais je ne sais pas s'il m'est destiné ou à la dame à vélo avec son yorkshire dans un panier qu'on vient de dépasser.

— C'est tout ?

— Quoi, c'est tout ? répété-je.

Je m'enfonce un peu plus dans mon siège. C'est parti pour un débat tout à fait inutile signé Cael Cornish. Je savais que je n'aurais pas dû sortir hier soir. Il était déjà en forme et il n'a

pas perdu une once de son énergie ce matin. À tous les coups, il s'est couché à vingt heures. Je l'envie. La nuit, j'ai bien du mal à trouver le sommeil, d'où ces sorties nocturnes qui m'amènent à ramasser le premier inconnu que je croise pour le mettre dans mon lit. C'est divertissant, aucun mépris là-dessus, mais j'oublie de garder un tout petit peu de jus pour le supporter le lendemain.

— Tu n'utilises pas comme excuse que je ne te plais pas. Donc... dois-je supposer que c'est plutôt le contraire ?

— Suppose rien, ça va te faire vriller le cerveau.

— Rassure-toi, c'est réciproque, tu es un peu trop ronchon pour moi.

— Parfait.

Ses doigts pianotent sur le volant tandis que je jette un œil à l'heure. Encore quelques feux et nous arriverons au studio de musique où il occupe toujours la première heure de sa journée... à ne rien faire. J'en profite souvent pour passer quelques coups de téléphone pour lui.

Je sursaute quand je vois mon écran s'allumer entre mes doigts. Je m'empresse d'appuyer sur le bouton rouge, refusant l'appel.

— J'espère que ce n'est pas à quelqu'un d'important que tu viens de raccrocher au nez, murmure-t-il à côté de moi.

Sans doute fait-il référence à la fois où j'avais un chouïa filtré les appels du producteur de *The Voice*...

— C'est ma mère.

— Oh ! Mme Basara ! J'aurais aimé lui parler et lui vanter les exploits de sa fille chérie et...

— Tais-toi.

— Ne me dis pas que tu ne l'as pas contactée depuis... Quand, déjà ? L'année dernière ?

Je lève les yeux au ciel, préférant ne plus regarder mon téléphone. La culpabilité a tendance à peser plus lourd que tout le reste sur mes épaules.

— Septembre.

— Quatre mois... Tu sais que la mienne, je l'ai eue ce matin.

— Et alors ? Tu veux que je te félicite d'être un fils à sa maman ?

— Touché.

Il pivote dans ma direction, ses yeux pétillants braqués sur moi. J'accorde souvent peu d'importance au physique des gens, mais c'est une autre paire de manches avec lui. Rien ne va, si vous voulez mon avis. Il ressemble à un puzzle un peu trop bien assemblé. Chaque pièce est parfaite, ce qui donne un résultat sans originalité. Des cheveux courts, bouclés et bien coiffés, une légère barbe taillée juste comme il faut. Une taille de quelques centimètres au-dessous de la moyenne, mais des mains immenses et gracieuses. Tout est à sa place. Rien d'attirant, à part si vous aimez les plastiques parfaites des magazines.

Mais ses yeux.

Ils ont le goût des brownies. Bruns, chocolatés et cachant un cœur fondant aux noisettes.

— De toute façon, tu prends l'avion demain matin, non ?

— Comme tous les ans.

Pas besoin d'être une experte en sa personne pour comprendre qu'il n'approuve pas ma décision.

— On fête pas tous Noël pendant une semaine dans un manoir qui coûte trois bras rien qu'à chauffer...

— C'est plus que ça, tu le sais bien.

Quel goujat ! Être le fils d'une des cinq plus grosses fortunes d'Angleterre et de la femme qui a gagné trois années de suite le prix de la meilleure entrepreneuse d'Europe n'a rien à voir, bien entendu.

— À combien de galas de charité tu vas assister, déjà ?

— Deux ou trois.

Je secoue la tête. Nous venons de deux mondes totalement différents. Pas étonnant que certaines personnes que je côtoie aient du mal à comprendre pourquoi je n'ai pas encore démissionné. Je sais que beaucoup rêvent de mon poste. Organiser l'emploi du temps et la garde-robe de Cael Cornish, ancien membre des FiveForOne, auteur-compositeur de cinq chansons récompensées aux Brit Awards, semble réunir tous les atouts du job parfait.

Essayez donc de le supporter deux minutes, lui et son petit air condescendant. Le même qu'il m'offre, tout en pénétrant dans le parking souterrain du studio.

— Mais cela n'a rien d'étonnant, la notion de plaisir t'échappe totalement.

— À ton avis, à quoi j'ai occupé ma nuit ? le nargué-je en détachant ma ceinture de sécurité.

— Je crois plutôt que tu as assouvi un besoin naturel et instinctif et que cela n'a rien à voir avec le plaisir.

L'approche des fêtes de fin d'année le met de bonne humeur, on dirait bien. Vouloir avoir un débat constructif avec lui aujourd'hui ne me mènera nulle part si ce n'est au summum de la frustration.

Quand mon portable se met à nouveau à vibrer dans ma paume, il m'offre un regard en coin narquois. Puis il fourre les mains dans les poches de son manteau et me laisse décharger une partie de ses affaires avant que nous nous dirigions vers l'ascenseur.

— Tu ne décroches pas ?

— Non.

— C'est peut-être important.

Une fois dans la cabine, il fait la grimace devant le miroir tandis que je m'efforce d'ignorer le bourdonnement qui émane de ma veste.

— Si tu ne le fais pas, je m'en occupe.

Je le menace d'un doigt de s'approcher, mais il se contente de glousser. Pourtant, je le sais, mon rythme cardiaque a fait un bond. Et si ça l'était ? Si c'était la mauvaise nouvelle qu'on attend depuis des lustres... ? Est-ce que, vraiment, j'ai envie de tendre le bâton pour me faire battre ? C'est ironique, cela fait des mois, voire des années, que je distribue pelles et marteaux pour qu'on m'en colle une avec.

Un coup d'œil aux chiffres qui défilent m'indique que nous en avons encore pour une bonne poignée de secondes avant d'arriver au dernier étage et ce fichu téléphone ne veut pas se calmer.

— Mabelinette..., gronde Cael avec les sourcils froncés.

Je le déteste encore plus quand il a raison ! Lui et son fichu sens du devoir envers sa famille !

— OK, OK, fais-toi discret !

Il fait mine de se zipper la bouche et de me donner la clé, bien que je refuse qu'il effleure ma paume de ses longs doigts fins et surfaits. Première règle établie entre nous : pas d'approche physique. Lui est trop tactile, moi pas pour un centime.

— Allô ?

— ... te dis qu'elle décrochera p... Mabel !

Mon patron a la bonté de se tenir contre le mur opposé, les bras croisés, le nez levé vers le plafond.

— Maman.

— Chatoune !

Je me mets à grincer des dents quand je le vois se cacher derrière sa main pour se marrer. Passer autant de temps en compagnie de son patron est vraiment une mauvaise idée. Il en sait plus sur moi que ma propre famille. Je ne suis pas sûre que ce soit réellement réciproque, cependant.

— Tout va bien ? marmonné-je, souhaitant à tout prix mettre fin à cet appel le plus vite possible.

— Oui. Tu as regardé les infos ?

Ce n'est pas vraiment ce à quoi je m'attendais. La plupart du temps, elle me sort quelque chose comme : « Je suis avec ta sœur, elle te passe le bonjour, tu veux lui parler ? » ou « Ça serait vraiment bien que tu viennes à la maison, ça lui ferait plaisir. » Là, j'étais plutôt prête à écouter une nouvelle plaidoirie concernant les fêtes fatidiques qui approchent et le besoin de se retrouver en famille. Mes arguments étaient, comme d'habitude, déjà prêts.

— Tu devais prendre l'avion demain, non ? Pour tes... *vacances*.

Oui, les fameuses. Les seules que j'ai, la plupart du temps, dans l'année. Deux semaines pendant lesquelles Cael me laisse le champ libre, tandis que lui-même s'en va faire la bringue avec la bourgeoisie qui vit en Cornouailles. Deux semaines consacrées au soleil, loin, très loin de Londres, de Brighton, de l'Angleterre, de tout.

Par contre, je ne *devais* pas prendre l'avion, je *dois* prendre l'avion.

— Euh, oui, à dix-huit heures.

— Donc, tu vas venir à la maison, non ?

Mes sourcils se froncent et j'interroge – malheureusement – l'unique personne présente. Comme c'est le cas depuis un très long moment, maintenant que j'y réfléchis.

Il me dévisage, sans comprendre lui non plus.

— Comment ça ?

— Tu ne vas pas rester dans ton appartement pendant tout ce temps, pas à Noël ! Cael n'a pas besoin de toi, n'est-ce pas ?

— Je vais à Hawaï, maman, comme tous les ans.

— Tu vas prendre le bateau ?

Un mauvais pressentiment grandit dans ma poitrine.

— Les aéroports sont fermés, Chatoune.

J'échange un coup d'œil rapide avec mon patron qui s'empresse de sortir son téléphone de sa poche. Quelques secondes plus tard, il plante devant mes yeux un article avec la photo d'un volcan en éruption.

— C'est une blague ?!

— Plus d'excuses, cette fois, tu viens passer Noël à la maison !

## Chapitre 3

— C'est hors de question ! explosé-je en balançant le sac de Cael dans le studio.

Les tables de mixage et les instruments ont été laissés dans le même état que la veille, recouverts de poussière et inchangés. Mon patron, un café pris à la machine dans le couloir à la main, s'installe dans le fauteuil à roulettes face aux consoles et ordinateurs éteints. De l'autre côté du miroir, un micro et une guitare posée dans un coin attendent un jour qui ne viendra probablement jamais.

— C'est quoi cette connerie ! À quelle époque on vit, hein ? Un peu de cendres dans les airs et les avions décollent plus ?

Il fait plusieurs tours sur lui-même, l'expression pensive, ce qui ne lui ressemble pas.

— Dis quelque chose ! Tu t'en fiches toi, tu conduis jusque dans les Cornouailles, mais moi ? Je fais quoi, je prends le train pour Brighton ?

Prise d'un vertige, je m'assois sur la table.

— C'est quoi le problème ? demande-t-il d'une voix calme.

J'observe le pli qui se forme sur son front. Pourquoi est-ce qu'il ne se moque pas de moi ? Il peut même me faire la morale, ça me va ! Comme ça, je pourrai lui hurler encore plus dessus et passer ma colère sur lui.

— Je veux pas rentrer chez moi.

— Ça, j'ai compris. Mais tu ne m'as jamais dit pourquoi.

— C'est pas tes affaires...

Mes faiblesses, je me les garde. Mes hontes encore plus. Lui se fiche bien de ce que pensent les autres. Combien de fois j'ai dû l'empêcher de balancer une connerie à la presse ou de se ridiculiser sous prétexte que ça serait drôle d'arriver à poil au beau milieu d'une émission télé ?

— OK, souffle-t-il.

Il porte son café à ses lèvres et tend les jambes. Je ne peux pas dire qu'on s'entend bien, mais alors que je me tiens devant lui, une bile âcre dans la bouche, je suis dépitée de constater à quel point j'attends plus de sa part. C'est mon patron, mais je ne l'ai jamais vraiment considéré comme tel. Plutôt comme le compte en banque supposé renflouer le mien. Et peut-être un peu comme mon ami aussi. Je n'ai personne d'autre vers qui me tourner alors que je sens le poids de la culpabilité m'enfoncer un peu plus.

— Peut-être que ça va juste durer quelques jours...

— Ils parlent d'une semaine, dans le communiqué.

Me penchant en avant, j'appuie mon front sur mes genoux.

— Tu n'en fais pas un peu trop ? soupire Cael.

— C'est facile pour toi, tu rentres, tu fais la fête, t'ouvres tes cadeaux...

— Si tu le dis...

Son ton cassant me force à relever la tête et à l'observer au travers de mes doigts écartés qui cachent mon visage.

— J'ai compris, boss, t'es pas d'accord avec moi.

Il hausse une épaule. Ce n'est pas une première, nos débats enflammés sont de notoriété publique depuis le jour où nous nous sommes rencontrés. Je l'ai pris pour un imbécile, en plus de lui cracher à la tête qu'il avait le melon. Il faut dire que tous les matins, alors que j'étais en train de nettoyer les couloirs, il venait me trouver pour me demander la direction du plateau. C'était presque comme si je devais le prendre par la main, chaque jour. Quand j'ai compris qu'il ne se moquait pas de moi, mais avait bien le sens de l'orientation d'un poisson qui a passé sa vie dans un bocal, il m'a demandé si je voulais travailler pour lui.

Après ma liste des pour et des contre, j'ai quitté mon boulot de femme de ménage et je suis devenue son assistante personnelle.

Le plus clair de mon temps lui est consacré. Si j'avais un petit ami – ce qui n'est pas le cas –, j'aurais très peu d'heures à lui accorder. Je le savais quand j'ai signé. Déjà, à l'époque, j'avais conscience des sacrifices.

D'ailleurs, grâce à eux, les choses pourraient bien changer dans les prochaines semaines.

— Alors, tu vas faire quoi ? questionne-t-il.

D'un geste distrait, il joue avec quelques boutons sur la console de mixage éteinte.

— Mon excuse des vacances tombe à l'eau..., ronchonné-je. Peut-être que t'as besoin de moi pour un truc ?

— Pas vraiment.

— Si Ricky m'avait contactée, j'aurais pu voir avec lui, feins-je en coulant un regard dans sa direction.

Il fait la moue. Ce n'est pas vraiment la réaction que j'attendais de sa part.

— Tu lui as bien transmis ma démo ?

Cael ébouriffe ses cheveux et finit son café d'une traite.

— Bien sûr, répond-il avec une décontraction exaspérante.

— Ça fait déjà deux mois, tu penses qu'il va m'en parler quand ? insisté-je malgré moi.

— Je t'ai prévenue qu'il serait occupé.

Il se tourne vers moi et sourit, creusant la fossette sur sa joue.

— Je sais que tu ne veux pas que j'écoute ton travail et je te jure que je ne l'ai pas fait, dit-il avec une pointe d'amusement. Cependant, je crois en toi et je suis sûr que ta chanson est géniale, mais avec ces gens-là, il faut de la patience.

Mon rythme cardiaque, jusqu'ici plutôt élevé, se calme une seconde.

— Si jamais ça marche, si jamais il aime ce que je fais, on travaillera peut-être plus ensemble, fais-je remarquer en tuant à grands coups de machette le léger pincement qui me comprime un tantinet la poitrine.

— Une nouvelle vie s'offrira alors à moi ! Une vie où personne ne m'interdira d'aller me chercher un autre café !

— T'en es à ton quatrième depuis chez moi, c'est hors de question !

Il hoche la tête, vaincu. Je jette un œil à l'horloge accrochée au-dessus de la porte. Dans une demi-heure, nous reprendrons la route, cette fois direction les plateaux afin de tourner les premières auditions pour *Singer Mania*. Je n'ai jamais vraiment aimé ces émissions et je ne comprends pas pourquoi il y participe.

Je l'observe tandis qu'il joue – encore – avec les boutons, sans pour autant allumer la console. Son pied tape une mesure, mais c'est tout. Aucune trace d'une inspiration divine. Parfois, je me demande de quel chapeau il a sorti ses cinq Brit Awards de la chanson de l'année. J'ai, comme chaque fois, envie de lui faire remarquer que ça commence à devenir un TOC, mais je me retiens. Plutôt que de m'inquiéter du syndrome de l'imposteur de mon patron, je ferais mieux de m'inventer une nouvelle excuse pour ne pas rentrer chez moi. J'ai les mains moites rien qu'à l'idée de passer sous le porche, de voir le chemin de gravier, les fleurs dans la terre molle, le visage amaigri de ma sœur, le vieux chien de la famille. Et leurs regards. Un mélange de peine et de compassion.

Une nausée subite me force à me retenir à la table. Je dois m'occuper l'esprit, réfléchir, avancer. Noël n'est que dans une semaine, je dois pouvoir trouver une solution. Maman m'en voudra à mort, mais je ne suis plus à ça près. Est-ce qu'elle serait capable de couper les ponts pour de bon ? Dans le fond, est-ce que cela me soulagerait ?

Quelqu'un frappe à la porte, me faisant sursauter.

— Hé ! Cael, ça va, frangin ?

— Salut, Doug !

— J'bosse à côté, ça te dit de me donner ton avis ?

— Avec plaisir.

Mon patron se lève et, sans un regard pour moi, suit le jeune artiste que nous croisons depuis quelques mois. Je me retrouve alors seule dans le studio. Dire que j'ai toujours rêvé d'entrer ici. Quand je suis arrivée à Londres, des étoiles plein les yeux, il m'arrivait de prendre le bus et de me planter devant ces locaux, m'imaginant passer la porte et rencontrer une chanteuse pleine de potentiel qui saurait deviner que mes compositions pourraient l'aider à atteindre ses propres rêves.

À la place, je me suis retrouvée à vider les poubelles d'un bâtiment à l'autre bout de la ville. Je ne crois pas à la chance, au destin ou au hasard. J'ai pendant longtemps trouvé ironique ma rencontre avec Cael. Son groupe s'était séparé six mois plus tôt. Il avait tout d'une starlette, lunettes de soleil sur le nez, cheveux longs et décoiffés, look approximatif pour faire parler les paparazzis, téléphone vissé à la main. J'ai compris plus tard que ce n'était pas pour les réseaux sociaux, mais pour le groupe WhatsApp de sa famille, actif à toute heure de la journée.

Moi qui rêvais de faire entendre mes chansons, je me retrouvais face à l'un des membres du boys band le plus connu d'Angleterre, compositeur de surcroît. J'ai mis un an à lui avouer que j'écrivais et deux de plus avant de lui demander de faire passer mon travail à son ancien mentor. J'ai bûché pendant des mois, espérant lui proposer le produit parfait et, enfin, quelques semaines plus tôt, il a accepté de transmettre le fruit de mon travail à Ricky, son producteur du temps des FiveForOne.

Si j'ai une réponse positive, après plus de dix ans de rêves et de fantasmes, je pourrai commencer à voir les fondations du plus grand projet de ma vie. Malgré l'excitation que tout cela représente, je ne suis pas pressée de devoir remercier Cael, ça lui fera trop plaisir.

Surveillant l'heure sur mon téléphone, je me décide à rejoindre mon patron pour lui annoncer qu'il est temps de quitter les locaux. La porte du studio d'à côté est ouverte et j'entends d'ici la mélodie fluette d'une guitare qu'on joue machinalement.

— C'est sûr que ça vaut pas tes chansons, mais c'est cool quand même, non ?

— C'est très bien.

Je n'ai pas besoin de le voir pour imaginer son sourire. Même quand il n'est pas affiché sur son visage, il est présent dans sa voix ou dans son regard. Je me persuade qu'il a le goût de la sérénité et de la bienveillance.

— Quand est-ce qu'on pourra en entendre des nouvelles, d'ailleurs ? Même si c'est fini avec FiveForOne, y a plein d'autres chanteurs qui tueraient pour un texte de toi.

C'est mon moment.

J'ouvre la porte avec tellement de force qu'elle vient claquer contre le mur derrière elle.

— Oups, dis-je dans un soupir.

Cael me jauge. Il a abandonné son manteau sur le dossier de sa chaise et ses bras sont croisés sur son buste, laissant apparaître les tatouages qui lèchent le haut de son épaule jusqu'à son coude. Voilà la seule tache sur cette statue de marbre blanc. Je n'ai jamais osé les regarder assez longtemps pour en discerner les contours, il en est de même pour les veines à ses poignets et la ligne de sa mâchoire.

Entre nous deux, règle *numero uno* : pas toucher. Pour moi-même : pas reluquer.

Si je veux baver devant un mannequin, j'ai qu'à m'acheter *GQ*.

— C'est l'heure, boss.

— Mabel, attends, juste deux minutes, j'en ai une autre. Les accords ressemblent un peu à « In Another Arms », mais je te jure que j'ai pas pompé !

— Doug, t'es mignon, mais t'es collant. On a autre chose à faire que te rassurer, va voir ta mère pour ça.

Le jeune artiste me dévisage, blanc comme un linge. Il est la nouvelle coqueluche du label, cependant, il a beau dire le contraire, beaucoup de ses chansons se rapprochent un peu trop de celles que Cael a composées pour FiveForOne.

— Mabelinette, susurre alors mon patron en se mettant debout et en posant ses mains sur mes clavicules.

Il appuie trop peu pour que je puisse sentir sa force, mais cela suffit à déclencher un léger frisson le long de ma nuque. Je déteste être manipulée de cette façon, alors je lui donne un coup d'épaule, juste avant que nous passions la porte.

— Désolé, Doug, peut-être demain, je serai là à la même heure.

Les joues roses, l'artiste lève un pouce en l'air, l'autre main posée sur le bord de sa guitare. De mon côté, je montre les dents.

— Sois gentille.

— Je le suis, fais-je remarquer tout en ramassant ses affaires dans la pièce voisine.

Il enfle son manteau, aplatissant avec soin le col pour qu'il ne lui chatouille pas le cou.

— Ne lui fais pas faire pipi dans sa culotte.

— C'est pourtant mon passe-temps préféré.

Un air mesquin traverse son visage tandis qu'il se penche vers moi.

— Je sais, murmure-t-il sur le ton de la confiance.

Nous nous dirigeons vers l'ascenseur tandis que j'envoie quelques messages à la régie et à l'équipe de tournage pour leur annoncer l'heure de notre arrivée. Cael, lui, réajuste son bob ridicule et ses lunettes de soleil, ainsi que sa fausse moustache qu'il avait enlevée sous prétexte qu'elle le grattait.

— Au fait, j'ai la solution.

— À quoi ?

Son sac pèse une tonne et mon épaule me fait déjà mal. On dit des femmes, mais lui se trimballe plus de trucs inutiles que n'importe laquelle d'entre nous ! Deux bouteilles d'eau, un ordinateur qu'il n'allume jamais, un livre, une boîte de pansements, un brumisateuse – oui, en hiver –, un casque, trois carnets de notes, une trousse comme s'il allait encore à l'école, et j'en passe...

— Ton Noël.

— Ah bon..., feins-je sans enthousiasme.

Je m'attends au pire.

— Et si tu le passais avec moi ?

## Chapitre 4

J'ai beau avoir eu toute la journée pour digérer, il me faut observer l'installation d'un sapin géant en plus dans le hall de l'immeuble du plateau de tournage pour finalement comprendre le sens de sa phrase. J'entends d'ici les exclamations de la foule alors que Cael Cornish a encore lancé une pique à un candidat. Elles martèlent ma tête un peu plus chaque fois.

J'ai quitté la salle quelques minutes après le début de la nouvelle séquence. D'habitude, j'apprécie l'ambiance des auditions et je m'imagine à la place d'un des jurés. Bien sûr, je n'ai rien à faire derrière le micro, je chante comme une casserole. Ça ne m'empêche pas de composer et de meumeumer, bien que ça ait été un complexe pendant de longues années.

Penchée sur une des barrières en verre au premier étage, je lance des regards circonspects à l'équipe en train de décorer le troisième arbre de Noël destiné à l'entrée. De mon point de vue, il y a déjà bien assez de guirlandes et de boules pour tomber dans le mauvais goût, mais je me rappelle que le directeur des lieux adore cette fête au point d'offrir des congés à tous ses employés et de les forcer à porter un bonnet rouge tout le mois de décembre.

Ça me ferait plaisir d'être la rabat-joie de l'histoire, de cracher sur les lutins et les faux pères Noël juste pour le fun. Mais ce n'est pas le cas.

Je fais craquer mes phalanges et tente une nouvelle fois de mettre les choses au clair dans mon esprit.

J'ai vérifié plusieurs sites d'information et les choses s'annoncent mal pour cette histoire de volcan. Ce mont Fagradalsfjall, en plus de mettre la vie d'un certain nombre de personnes en danger, a gâché mes vacances au soleil et pour ça, je ne lui pardonnerai jamais. Néanmoins, cette menace ne semblant pas l'avoir affecté, il ne cesse de cracher sa lave depuis des heures et apparemment, ça ne va pas aller en s'arrangeant. J'ai bien reçu un message de ma compagnie aérienne qui remboursera – ou pas – mon billet, en fonction de l'assurance que j'ai prise. Dans mon souvenir, je n'ai souscrit qu'à une seule chose en plus d'un vol aller-retour : le culot. En clair, en plus de passer à côté de deux semaines de rêve au bord de la plage, j'ai fait un trou dans mon portefeuille pour, je vous le donne en mille : *nada*.

Ma mère est persuadée que, de ce fait, n'ayant aucune autre obligation pour les semaines à venir, je vais embarquer dans un train à la première heure demain pour les rejoindre, elle, son mari et Vanya, ma demi-sœur, ainsi que tous ceux qu'on ne voit que lors des fêtes de fin d'année. Rien qu'à cette pensée, j'en ai la nausée. Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même, cependant, je n'arrive pas à vaincre cette boule d'angoisse au fond de mon estomac.

Alors que je peine à combattre le nœud qui se referme sur ma gorge, la proposition de Cael refait surface, comme une bouée crevée et oubliée au milieu de l'océan. Ça sent la mauvaise idée à plein nez. Je ne plaisantais pas quand je le charriais avec ces histoires de galas et de bourgeoisie. Ses parents vivent dans un monde qui n'a rien à voir avec le mien. Et puis, n'est-ce pas le principe même des vacances ? Ne plus avoir à supporter son patron excentrique ? Même si j'ai quelques vagues notions de ce qui se passe en Cornouailles à cette période de l'année, je ne le connais pas quand il est avec ses parents, ses cousins ou ses frères et sœurs. Maintenant que j'y pense, je ne sais même pas s'il a des frères et sœurs. Sa page Wikipédia est riquiqui, il a toujours réussi à garder sa vie privée très privée, tout comme son entrepreneuse de mère. Personne ne colporte jamais sur les Cornish à Londres, aucune rumeur, aucune bavure.

Je n'arrive pas à imaginer dans quoi je vais débarquer et ça ne m'aide pas à me détendre.

Je surveille l'heure sur mon téléphone. Le tournage va bientôt se terminer, Cael retournera dans sa loge pour boire un jus de fruits que j'ai intérêt à avoir préparé en enlevant la pulpe, les spectateurs vont être invités à rentrer chez eux et une foule va s'agglutiner devant les locaux en espérant pouvoir obtenir une photo ou un autographe de l'un des membres du jury.

Il ne me reste plus qu'une chose à faire : demander conseil. Et je n'ai qu'un seul nom en tête.

— Allô, Ultra Fast Delivery Pizza, Scotty à votre écoute, vous êtes plutôt ananas ou pepperoni ?

— Salut, *Babe* !

— Non.

On peut dire que ça vient du cœur.

— Raccroche pas ! supplié-je.

Silence. Je dois regarder l'écran de mon téléphone pour m'assurer qu'il est toujours en ligne.

— Mabel, c'est non ! Je t'ai dit d'arrêter de m'appeler !

— *Babe*, s'il te plaît, j'ai personne d'autre à qui parler...

— Qu'est-ce que tu crois, que je suis ton psy ? Non, non et non !

— Et si on jouait au ni oui ni non, pour commencer ?

— Hors de question, ça te va ? Allez, salut !

Je laisse échapper un soupir, approchant au maximum mon portable de mon visage pour m'assurer qu'il l'entend. Merci, déesse des éruptions volcaniques, de me laisser un peu de répit.

— Qu'est-ce qui t'arrive encore ? souffle-t-il.

— T'as vu les infos ?

— J'ai une tête à regarder la télé ou à avoir le temps d'être sur mon téléphone ? Je m'arrache les cheveux pour faire tourner un service de livraison de pizzas et tu crois quoi, que la pâte se fait toute seule ? Non. Tu sais dans quoi j'ai les mains, là, en plus de devoir te faire la discute ? Dans de la farine, j'en ai même plein le nez. J'éternue de la farine, je respire de la farine, j'embrasse de la farine ! Tout ça pour quoi ? Pour des cacahuètes...

— *Babe*...

— Et toi ? Tu m'appelles ! Comme si de rien n'était, comme si j'étais un bon Samaritain prêt à écouter tes problèmes de donzelle qui bosse pour l'un des mecs les plus riches de sa génération. Enfin, j'imagine qu'il a pas tant de pognon que ça... Il en a ? Tu crois qu'il a envie d'investir dans « Ultra Fast Delivery Pizza, souriez et votre livraison sera gratuite, oubliez et vous paierez 3 *pounds* » ?

— *Babe...*

— Alors, les infos, tu sais où tu peux te les mettre, hein ? Rappelle-moi quand ton boss voudra acheter des actions chez moi. Là, j'aurai envie de t'écouter, princesse !

Plusieurs outils métalliques s'entrechoquent et je l'imagine mettre une pizza au four.

— T'as fini ?

— Ouais, tu me veux quoi ?

— Les aéroports sont fermés, dis-je avec exaspération.

— Pas de bol. Ton avion est annulé, pas de Hawaï pour toi cette année. Je t'avais dit que ça te porterait malheur que tu m'invites pas à venir bronzer avec toi.

Je lève les yeux au ciel, figeant mon regard sur les guirlandes de Noël qui changent de couleur toutes les cinq secondes. Ça donne mal à la tête. Sans parler de la consommation d'électricité. Je prendrai un malin plaisir, avant de partir, à aller débrancher toutes leurs guirlandes puis à couper les fils avec une paire de ciseaux.

— J'ai peut-être un plan de secours.

— Toi ? Sans blague. Tu vas fuir où, cette fois ? À pied, tu risques pas d'aller loin.

— En Cornouailles.

— C'est bien ce que je disais..., grommelle-t-il.

Je ne sais pas ce qu'il trafique, mais un boucan d'enfer vient nous couper dans notre échange, sans parler de la déferlante de jurons qui siffle à mon oreille.

— C'est Cael qui m'invite chez lui.

— La starlette ? Qu'est-ce que tu vas aller fabriquer chez les aristocrates ? Au fait, tu crois qu'ils ont des liens avec la famille royale ? Mon rêve, c'est de livrer Buckingham, tu le sais, hein ?

D'un geste distrait, je fais tourner sur elle-même la bague à mon annulaire gauche, le seul doigt qui n'est entouré que d'un unique anneau, ce qui m'aide à me concentrer.

— Je sais pas, il m'a juste invitée, marmonné-je. Je peux prétexter que c'est pour le boulot.

— Ta mère dira rien ?

Je suppose qu'elle aimerait le faire, mais je lui en laisse rarement l'occasion. Mon père était un bossueur, elle n'ose jamais s'opposer à cette excuse. J'imagine qu'elle doit voir dans ce trait de caractère une ressemblance avec lui qu'elle n'arrive pas à affronter.

— C'est bizarre, quand même. Tu m'as pas dit l'autre fois que le délire « famille » (je n'ai aucun doute sur le fait qu'il mime des guillemets emplis de farine à ce moment précis), c'est sacré, pour lui ?

— Si, il est très proche de sa mère. Enfin, il en parle pas beaucoup, c'est juste sa façon de le faire.

Un ricanement vient grincer à mon oreille tandis que je m'accoude à la rambarde, jetant un œil aux écrans qui annoncent les différents tournages sur les plateaux et l'heure à laquelle ils se terminent.

— Alors voilà, on en est là, tu sais lire entre les lignes de ton boss, maintenant..., pouffe-t-il.

— Je vois pas de quoi tu parles, soufflé-je.

— Mon avis a pas changé, c'est une starlette, il a que de la gueule, il fait semblant pour tout. Y a qu'à le voir sourire. Il est fêlé.

J'ai passé assez de longues soirées et nuits à discuter avec Scotty pour savoir que sa définition de « fêlé » n'est pas métaphorique.

— T'as dit la même chose de moi la première fois.

— Oui, et je t'ai dit aussi qu'on répare pas deux vases brisés une fois que les morceaux ont été mélangés.

Voyant que le tournage va bientôt se terminer, je quitte le hall principal de l'immeuble pour emprunter le couloir qui mène aux loges.

— Ça veut rien dire.

— J’pense qu’au contraire t’as très bien percuté.

Je montre mon badge au vigile, même si ce n’est qu’une formalité, et atteins l’arrière du plateau, par où vont sortir les jurés. La porte sur laquelle est écrit « Cael Cornish » est la plus éloignée, mais j’en profite pour m’arrêter dans la pièce remplie de nourriture et de boissons par la régie. Je lance la machine à jus tout en allant récupérer des oranges que j’épluche en quelques secondes.

— Je me souviens de la première fois que t’as appelé. T’avais commandé une pizza et, soi-disant, t’as pas souri alors on t’a fait payer la livraison. T’as été une vraie teigne. Si je faisais pas autant d’anxiété sociale, j’aurais bougé mon fessier jusque chez toi pour t’en coller une.

Je souris à ce souvenir tout en fourrant les fruits dans l’extracteur.

— Je t’en aurais pas voulu, lui confié-je avec sincérité.

— À la place, j’ai fait semblant de pleurer.

— Et tu as fait fondre mon cœur de pierre, *Babe*.

Il grogne, mais je mets ça sur le compte du sac de farine qu’il doit être en train de porter.

— Donc, tu veux quoi, un conseil ?

Je ne réponds pas. Du jus sort d’une extrémité du robot, dans un verre propre que j’ai placé là. Il va me falloir encore quelques minutes pour le remplir et une poignée d’autres pour retirer la pulpe avec une passoire.

— Rentre chez toi, affronte ta famille, accepte d’être une chieuse.

— C’est le pire conseil qu’on pouvait me donner.

— Tu vas faire le contraire, c’est ça ? ronchonnes-t-il.

— Tu m’en as convaincue, en effet.

## Chapitre 5

C'est comme ça que je me retrouve, deux jours plus tard, sur le siège passager de la voiture rutilante de Cael, lui derrière le volant, un accoutrement ridicule sur le visage pour passer inaperçu le temps qu'on quitte les grandes villes.

Je n'arrête pas de faire rouler la bague à mon annulaire, les yeux rivés sur les immeubles que nous dépassons, tous affublés d'une armée de décorations de Noël. Je n'arrive pas à comprendre comment les gens font pour être plus ingénieux d'année en année. Je me souviens de mes premières balades, quand ma mère tentait de me faire croire que ce qu'elle achetait, ce n'étaient pas les cadeaux, mais plutôt des trucs hyper utiles dont on avait vraiment besoin et qui se retrouvaient mystérieusement sous le sapin quand même. À cette époque, je ne voyais que de grandes chaussettes rouge et vert, des sapins et des guirlandes. Maintenant, on fabrique des pères Noël à taille humaine en boîtes à œufs recyclées, vous pouvez pédaler pour éclairer le sapin sur Trafalgar Square, des rennes lumineux animés se cabrent dans les vitrines et les bûches représentent des scènes de films cultes comme *Maman, j'ai raté l'avion !*, *L'Étrange Noël de monsieur Jack*, *Bridget Jones*, ou, plus subtil, *Le père Noël est une ordure* – pour les touristes français, sans doute.

C'est à celui qui en mettra plein la vue à son prochain. À vomir.

Je ferais mieux de m'y habituer. Étant donné la dégaine de Cael, le manoir Cornish en Cornouailles risque d'être à l'effigie de toutes ces boutiques. En effet, il a un bonnet avec de fausses

oreilles de lutin sur la tête depuis qu'il est passé me chercher et a mis mes affaires dans le coffre.

— Tu as appelé ta mère ? me demande-t-il tout en faisant coucou au véhicule à côté de nous au feu rouge.

Un conducteur de taxi qui a autre chose à faire que de se montrer sympa avec un dingo déguisé en elfe.

— Oui.

— Comment elle l'a pris ?

Je me gratte le coin du nez, plongeant mon menton dans l'épaisse écharpe en laine que je porte autour du cou.

— Elle m'a fait promettre d'appeler ma sœur, baragouiné-je.

— C'est bien, non ?

Je secoue la tête, préférant ne pas répondre. Voilà bien le dernier sujet que j'ai envie d'aborder avec lui. S'il ne m'a jamais dit grand-chose sur sa famille, à part à quel point il l'aime, qu'il ferait tout pour elle, bla-bla-bla, j'étais bien contente de faire de même – sans les déclarations d'amour.

Du coin de l'œil, j'observe la montre hors de prix à son poignet, la chemise noire qu'il a enfilée sous son épaisse veste en jean et ses boucles qu'il a coiffées en arrière. Il s'est rasé et il sent très fort le parfum. Un vrai petit fils à maman qui rentre au bercail. Alors, je baisse les yeux sur ma tenue. Peut-être que j'aurais dû faire un effort.

Je n'ai pas dormi de la nuit, obsédée par l'idée que je vais débarquer au milieu de la famille de mon patron sans une vraie bonne excuse. Cael est, comme une très grande partie des gens sur cette planète, en vacances. Il n'a aucun contrat, aucun rendez-vous, aucune obligation pendant les deux prochaines semaines. En clair, il n'a pas besoin de son assistante personnelle pour gérer son emploi du temps, s'assurer que le café est à son goût ou ses habits prêts pour le lendemain.

Je lisse les plis de ma longue jupe noire brodée de motifs à fleurs, la partie transparente allant jusqu'à mes chevilles, celle opaque à peine au-dessus de mes genoux. Le chemisier rouge pétant que je porte sous ma veste à franges me donne un look très rock qui risque de me rendre un peu trop visible à côté des cols Claudine et des tailleurs.